



HAL
open science

L'alphabet phénicien

Christian Touratier

► **To cite this version:**

Christian Touratier. L'alphabet phénicien. *Revue de Linguistique Latine du Centre Alfred Ernout (De Lingua Latina)*, 2009, 2. hal-03511020

HAL Id: hal-03511020

<https://hal.sorbonne-universite.fr/hal-03511020v1>

Submitted on 4 Jan 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'alphabet phénicien

Christian Touratier
Université de Provence

L'alphabet phénicien

Christian TOURATIER
 Université de Provence
christian.touratier@wanadoo.fr

Par le terme de «Phéniciens», qui est une appellation employée par les Grecs depuis Homère (*of Fo...nikej*), on désigne des gens qui s'appelaient eux-mêmes Cananéens et qui habitaient les cités côtières "dont les territoires couvrent la plaine étroitement sise entre la Méditerranée à l'ouest et les monts du Liban et de l'Anti-Liban à l'est. La limite septentrionale, en deçà d'Ougarit, peut être fixée à Shouskhou. Pour les confins méridionaux, on a proposé de les faire passer par Acco" (Fantar, 1997, 41). Les deux cités les plus importantes au point de vue historique sont Sidon (aujourd'hui Sayda) et Tyr (aujourd'hui Sour), qui se trouvent dans la partie méridionale de cet espace: elles ont successivement exercé leur hégémonie sur les autres cités phéniciennes et sur la Méditerranée. Une troisième cité est culturellement très importante: elle se trouve au dessus de Sidon et au-dessus de l'actuelle Beyrouth, à peu près au milieu de cette région côtière; c'est Byblos, nom grec que les autochtones écrivaient en réalité GBL, ce que les tablettes d'El-Amarna vocalisaient Goubla, l'assyrien Goublou, et que les massorètes ont intentionnellement déformé en Gebal, alors que les Hébreux vocalisaient en fait Gobel (cf. *Syria V* 1924, 388). C'est à Byblos que l'on a trouvé les plus anciennes attestations de l'alphabet phénicien.

On a longtemps dit que les Phéniciens avaient été les inventeurs de l'alphabet, alors que des auteurs grecs comme Hérodote (484?-425? avant J.-C.) et Diodore de Sicile (1er siècle avant J.-C.), plus prudents et probablement mieux informés, "ne parlent pas d'invention mais plutôt de diffusion" (Moscati, 1971 : 129). Hérodote dit seulement que les Phéniciens ont introduit les lettres en Grèce (cf. *Hdt. V 58: TM_s»gagon ... TM_j toÝj "Ellhnaj ... gr£mmata*). Diodore, plus explicite, rapporte deux traditions différentes qui toutes deux ne font pas des Phéniciens les inventeurs de l'alphabet. Selon la première, les Syriens auraient été les inventeurs des lettres et les Phéniciens les auraient apprises de ces derniers (*pari toÚtwn... maqÒntej*), l'autre rapporte que les Phéniciens auraient seulement

changer la forme des lettres (toÝj tÚpouj tîn gramm£twn metaq£nai mÒnon) (cf. DS. V, 74). L'archéologie moderne leur a donné raison, en découvrant des tablettes ougaritiques écrites en cunéiformes alphabétiques et des inscriptions proto-cananéennes et proto-sinaïtiques, qui sont bien antérieures aux premières attestations de l'alphabet phénicien.

1. LES PREMIERS DOCUMENTS

1.1. Sarcophage d'Ahiram

Parmi ces premières attestations de l'alphabet phénicien l'inscription dite du sarcophage d'Ahiram est certainement la plus célèbre. Elle a été découverte en 1923 par Pierre Montet gravée "sur deux bords du couvercle d'un superbe sarcophage en pierre" (Dussaud, 1924 : 135), lequel se trouvait à l'intérieur de la chambre funéraire au fond de l'hypogée V du site de Byblos. Elle a tout de suite été considérée comme la plus ancienne inscription phénicienne.

Tout le problème est de préciser sa datation. Là, il faut reconnaître que les opinions ont divergé et divergent encore, même si un certain consensus semble maintenant s'imposer. Dussaud et Dunand pensent, comme Montet, que "la tombe, et par suite le sarcophage et son inscription, sont datés du XIIIe siècle avant notre ère, vraisemblablement de la seconde moitié de ce siècle" (Dussaud, 1924 : 142), ce qu'on peut justifier par l'environnement archéologique de la tombe. D'abord on a trouvé deux fragments "de vase d'albâtre au nom de Ramsès II" (Dunand, 1945 : 140), l'un dans la chambre funéraire même d'Ahiram, l'autre dans le remblai du puits de l'hypogée. Si le premier fragment pourrait avoir été perdu par les pilleurs qui, pour accéder au tombeau d'Ahiram, ont creusé deux cheminements sous la roche, dont l'un "finit en cul-de-sac" (Dunand, 1945 : 140), le second fragment a forcément été mis lorsque le puits de la tombe a été comblé. Or Ramsès II est un pharaon de la XIXe dynastie (1295-1188), dont le règne va approximativement de 1290 à 1223 avant J.-C. Deuxième argument: "l'hypogée a fourni de la céramique mycénienne lustrée et de la céramique chypriote (bols chypriotes à décor en échelle) dont l'association caractérise la seconde moitié du deuxième millénaire avant notre ère" (Dussaud, 1924 : 142). Mais on pourrait fort bien récuser ces arguments d'ordre archéologique, et considérer que tous ces fragments de céramique ne prouvent pas grand chose. Car le remblai utilisé pour combler le puits du tombeau d'Ahiram pouvait fort bien contenir des débris qui avaient été cassés et jetés assez longtemps après

l'achat et plus longtemps encore après la création des vases dont ils sont les restes; car sauf accident, on ne jette pas des objets neufs.

Mais Dussaud confirme ses arguments archéologiques par des observations paléographiques. L'examen des lettres mêmes de l'inscription "aurait suffi, dit-il, pour établir leur antériorité à l'inscription de Méša" (Dussaud, 144), roi de Moab, laquelle "date de -842 ou d'un peu après" (Février, 19842 : 216). De ce point de vue, "la stèle de Méša, précise-t-il, offre <dans un certain nombre de cas> un état intermédiaire entre l'inscription d'Ahiram et les textes d'époque perse (Tabnit, Eshmounazar)" (Dussaud, 1924 : 144-145), c'est-à-dire du début du Vème siècle avant J.-C. Cela semble fort probable, mais n'impose nullement d'admettre que le IXème siècle de la stèle de Mesa est juste le milieu entre l'époque du sarcophage d'Ahiram et le Vème siècle des textes perses et de remonter jusqu'au XIIIème siècle avant J.-C. pour l'inscription du sarcophage d'Ahiram.

Les historiens actuels remontent moins haut dans le temps. On peut lire en effet dans les deux dernières présentations de la civilisation phénicienne:

"L'inscription du sarcophage d'Ahiram, roi de Byblos vers 1000 avant J.-C., est connue depuis 1923; on y trouve pour la première fois l'alphabet phénicien complet, à deux lettres près" (Gras, Rouillard, Teixidor, 1989 :36; cf. Teixidor, 1987 : 137)

"L'inscription la plus ancienne a été découverte à Byblos; il s'agit d'une épitaphe gravée autour de l'an 1000 avant J.-C. sur le sarcophage d'Ahiram, roi de cette prestigieuse cité" (Fantar, 1997 : 23).

En situant ainsi l'inscription du sarcophage d'Ahiram autour de l'an 1000 avant J.-C., on lui reconnaît une nette antériorité par rapport à la stèle de Méša, comme l'admettait Dussaud; mais on est loin de la faire remonter au XIIIème siècle, ainsi que le faisait Dussaud. Cette datation plus basse s'explique probablement par des considérations historiques d'ordre général. On suppose, non sans vraisemblance, que l'histoire proprement phénicienne doit commencer après ce que les historiens appellent l'invasion des Hyksos ou des Peuples de la mer, "dont les premières vagues remonteraient au règne de Merneptah (1235-1224 avant J.-C.)" (Fantar, 1997 :36). Mais c'est après la défaite cinglante de 1191 avant J.-C., par laquelle le pharaon Ramsès III leur fermait la route de l'Égypte,

que "les envahisseurs se dirigèrent vers d'autres contrées moins résistantes comme Canaan où de nombreuses cités, autrefois prospères, furent saccagées, pillées, détruites et incendiées. Ougarit en est un exemple typique. Cette prestigieuse cité, aux vastes territoires et aux palais somptueux, disparut sous une épaisse couche de cendre. Elle décéda sans pouvoir renaître. En revanche, d'autres cités comme Byblos, Sidon et Tyr ressuscitèrent en dépit de la gravité de l'épreuve" (Fantar, 1997 : 37). Cette résurrection dut prendre un certain temps, ce qui pourrait situer la mort du roi Ahiiram vers la fin du 2ème millénaire, et par conséquent l'inscription sur son sarcophage autour de 1000 avant J.-C.

Un épigraphiste a récemment repris le problème, en comparant la forme des caractères de l'inscription du sarcophage d'Ahiiram avec celle de tous les documents anciens de Byblos datés de façon à peu près certaine. Ces documents, qui sont au nombre de 10, sont situés, les plus anciens, "au 11ème siècle av. J.-C., et probablement au milieu du 11ème siècle" (d'après Röllig, 1982 :371), et les deux moins anciens, autour respectivement de 900 av. J.-C. et de 875 av. J.-C. (cf Röllig, 1982 :369). Trouvant des ressemblances à la fois avec des caractères des inscriptions les plus anciennes et avec des caractères des inscriptions les moins anciennes, et constatant que les caractères d'Ahiiram sont quasiment identiques à ceux de l'inscription palimpseste sur une spatule de bronze, qu'il situe paléographiquement à "la première moitié du 10ème siècle av. J.-C." (Röllig, 1982 : 369), Wolfgang Röllig conclut que paléographiquement, l'inscription du sarcophage d'Ahiiram "est à dater des trois premières décennies du 10ème siècle av. J.-C." (d'après Röllig, 1982 : 372). Il y aurait donc accord entre les historiens et les épigraphistes pour 1000 av. J.-C..

1.2. Les inscriptions d'Abiba'al et d'Eliba'al

Deux autres inscriptions, plus courtes que l'inscription d'Ahiiram, peuvent par contre être datées d'une façon à peu près assurée, ce sont les inscriptions d'Abiba'al et d'Eliba'al, qui ont la particularité d'être "gravées en surcharge, la première sur un fragment de stèle portant le cartouche du Pharaon Sheshong I (aux environs de -950), la seconde sur un buste du Pharaon Osorkon I, successeur du précédent" (Février, 1984, 206). Dussaud, qui a proposé quelques restitutions pour l'inscription d'Abiba'al, retenait, avant tout, à propos de cette inscription, que "d'un siècle

antérieure à la stèle de Méša", elle est, du point de vue paléographique, "manifestement plus récente que l'inscription d'Ahiram" (Dussaud, 1924 : 147). Wolfgang Röllig, qui situe l'inscription d'Abiba, al autour de 925 av. J.-C., et celle d'Eliba, al autour de 900 av. J.-C., est également d'accord pour dire que paléographiquement l'inscription d'Ahiram est plus ancienne.

1.3. Des pointes de flèche

Il faut citer pour terminer, des pointes de flèches portant le nom de leur propriétaire, écrit en caractères phéniciens. Ces pointes de flèches, qui sont plus anciennes que les autres inscriptions, sont en réalité les plus anciennes attestations, partielles évidemment, de l'alphabet phénicien :

"L'alphabet phénicien <...> est attesté, écrit Sabatino Moscati, pour la première fois dans des inscriptions sur pointes de flèches du XIIe siècle" (Moscati, 1965 : 131).

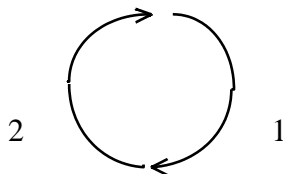
En ce qui concerne la datation de ces premières attestations de l'écriture phénicienne, on peut suivre le point de vue de M. G. Amadasi Guzzo, qui, au deuxième Congrès international d'études phéniciennes à Rome en 1987, présenta en ces termes l'état de la question :

"Entre 1150 et 1000 av. J.-C. les inscriptions sur pointe de flèche⁷ (7: cf. Bordreuil, 1982) et celle sur le sarcophage d'Ahiram de Byblos attestent l'achèvement du processus <de notation simplifiée des sons>. A cette époque l'écriture de la côte phénicienne est adoptée dans tout le milieu environnant"

(d'après Amadasi Guzzo, 1991 : 442).

2. LES LETTRES DE L'ALPHABET PHENICIEN

sont des combinaisons simples de traits simples, sauf le 'ayin qui est noté par un cercle, lequel pourrait cependant être considéré

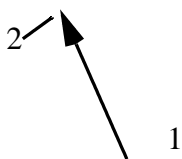


comme la combinaison de deux traits courbes, le premier concave, et le second convexe. Si l'on admet qu'il s'agit d'un seul trait, les autres lettres sont des combinaisons d'au moins deux et d'au plus cinq traits, ce qui est bien plus simple que les combinaisons de coins de l'écriture suméro-akkadienne. Les lettres de l'alphabet peuvent ainsi être rangées dans les cinq groupes du tableau suivant, qui les place à l'intérieur de chacun des groupes simplement dans l'ordre traditionnel des abécédaires.

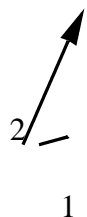
1 trait	2 traits	3 traits	4 traits	5 traits
o (r)	g (g)	a (a)	b (b)	H (h)
	l (l)	d (d)	h (h)	m (m)
	p (p)	w (w)		y (y)
	q (q)	z (z)	s (s)	
	t (t)	T (t)	S (s)	
		k (k)	c (š)	
		n (n)		
		r (r)		

2.1. Leurs formes

Les combinaisons de deux traits contiennent deux traits obliques, dont un grand et un petit. Un petit trait tourné vers le bas ajouté en haut d'un grand trait oblique dirigé vers la gauche donne la lettre *g*, un grand trait oblique ajouté vers la droite au-dessus d'un petit trait oblique dirigé vers la gauche donne la lettre *l*, et un petit trait dirigé vers le haut ajouté en haut d'un grand trait oblique dirigé vers la droite donne la lettre *p*. La



(g)



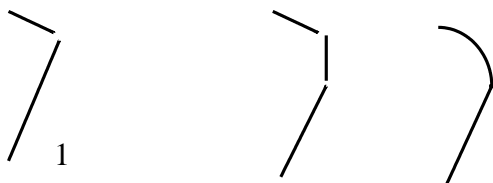
(l)



(p)

lettre *q* s'obtient en combinant un cercle avec un grand trait vertical, et la lettre *t*, en croisant deux petits traits obliques.

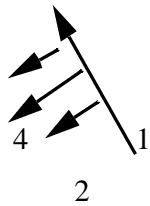
Les combinaisons de trois traits peuvent former un triangle ou simplement un angle, suivant que la figure est fermée ou non. Trois traits formant un triangle rectangle donnent la lettre *d*; mais si le côté vertical est prolongé vers le bas, il s'agit de la lettre *r*. Quand deux traits forment un angle ouvert vers le haut, si le troisième trait est ajouté entre les deux traits de l'angle, c'est la lettre *k*, s'il est ajouté verticalement sous les deux traits obliques, c'est la lettre *w*. Les deux traits obliques peuvent former un angle ouvert vers la droite, le troisième trait est ajouté verticalement à la pointe de l'angle, et c'est la lettre *aleph*. Les trois traits peuvent être deux petits traits horizontaux en haut et en bas d'une haste, et c'est la lettre *z*; ils peuvent aussi former une ligne brisée, avec deux traits obliques de part et d'autre d'un troisième horizontal, ce qui donne la lettre *n*. La dernière lettre formée de trois traits est le *t* (T) ; elle croise deux traits l'intérieur d'un à cercle et combine donc le *'ayin* et le *t*. Les combinaisons de trois traits sont celles qui donnent le plus de lettres de l'alphabet phé-



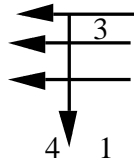
(p)

nicien, et en constituent le tiers. Il faut préciser que l'on pourrait ajouter la lettre *p* parmi les lettres à trois traits, dans la mesure où l'on trouve un peu partout un élément arrondi ou un troisième élément quasiment vertical entre les deux traits par lesquels nous avons cru pouvoir le définir.

Les combinaisons de quatre traits fournissent six lettres, donc moins que les combinaisons à trois traits, mais plus que celles à deux traits. Sur les quatre traits, trois peuvent être parallèles. Alors soit trois traits parallèles s'ajoutent en oblique à une haste oblique vers la gauche (c'est le *h*), soit une haste verticale est ajoutée aux trois traits parallèles horizontaux (et c'est le *s*). Mais les quatre traits peuvent aussi former des lignes brisées,



(h)



(s)

soit une ligne brisée dans le sens vertical continuée par une seconde ligne brisée qui se referme en triangle sur la partie supérieure de la première (et c'est le *b*), soit une ligne brisée non fermée. La ligne brisée non fermée peut être formée de trois éléments: si ces derniers sont placés dans le sens vertical en ajoutant au sommet des deux traits du / un troisième petit trait oblique vers le haut, et qu'on ajoute un quatrième petit trait horizontal au milieu de la haste, on obtient la lettre *y*. Si les trois éléments de la ligne brisée sont dans le sens horizontal et qu'on ajoute une quatrième trait vertical vers le bas et perpendiculaire au troisième élément de la ligne brisée, cela donne la lettre *s*. Mais les quatre traits peuvent aussi former une ligne brisée régulière à quatre éléments obliques successifs dans le sens horizontal, ils représentent alors la lettre *š*.

Deux lettres enfin sont des combinaisons de cinq traits. La première ajoute aux quatre traits du *h* un cinquième trait oblique parallèle à la haste; c'est la lettre *het*. Et la dernière ajoute un cinquième trait aux quatre traits de *š*, mais dispose cette ligne brisée à cinq éléments dans le sens vertical; c'est la lettre *m*. On voit donc que même les lettres qui ont le plus de traits sont finalement des combinaisons assez simples qui utilisent des éléments très simples, à savoir les petits traits obliques, horizontaux ou verticaux, les grands traits obliques, horizontaux ou verticaux, et le cercle.

2.2. L'exemple du sarcophage d'Ahiram

L'inscription sur un côté du couvercle du sarcophage d'Ahiram est un bon exemple de texte suffisamment long où l'on peut examiner la forme ancienne, sinon la plus ancienne, des lettres phéniciennes. Car s'il manque trois lettres, à savoir *d*, *s* et *q*, les autres sont représentées plusieurs fois et ont même parfois des formes légèrement différentes. Les mots sont séparés les uns des autres par un trait vertical.

l m r h ' l ' l b g k l m ' m r h ' n b ' l ' b ** l * l T p z l n r a
 l ' h r m gbl mlk ' h r m ** l ' p z n r '
 - - - -bn ** b ' l z-p ' l ' m
 pour-Ahram Byblos-roi Ahiram-fils [Ittho]baal ce-faire boite
 «Ce sarcophage Itthobaal, fils d'Ahram, roi de Byblos, l'a fait pour Ahram, son père,

m l T b l h t c k l h b a
 m l ' b h t š k h b '
 b - ' l m k - š t - h ' b - h
 de-éternité pour-sommeil-lui père-lui
 -demeure-
 pour sa demeure d'éternité.

. a m t w m n s b l n k s w l m k l m b l k l m l l a w
 ' m t w m n s b n k s w m k l m b k l m l ' w
 w - t m ' b - s < k > n - m w - s k n b - m l k - m m l k w - ' l
 ou-chef de-préfet-Plur ou-préfet de-roi-Plur roi et-si
 et si un roi parmi les rois, ou un gouverneur parmi les gouverneurs, ou un chef d'armée

. p s t h t ' n z ' n r ' ' l g y w ' l b š g ' y l ' ' t n h m ' a
 t h t s p z n ' m w y g l g b l ' y l m h n t
 -
 se.briser ce sarcophage et-mettre.à.nu Byblos monter.sur camp
 ouvrir armée
 monte sur Byblos et ouvre ce sarcophage, qu'il se brise,

t h n w ' h k l m ' ' s k ' k p t h t ' h t p š m ' r t h l
 w n h h t mlk t h t p k m š p t h h h r
 - -h ks' -
 et-calme roi-lui trône se.renverser pouvoir-lui sceptre
 le sceptre de son pouvoir, qu'il se renverse, le trône de sa royauté, et que le calme

l b g ' p p l ' h r p s h m y ' h w l b g ' l ' ' h r b t
 gbl l p n y m h s p r h w h ' gbl ' l t b r h
 - - - -
 Byblos à-face être.effacé inscription-lui et-lui Byblos sur disparaître

-surface

disparaisse sur Byblos, et lui, que son inscription soit effacée à la face de Byblos»

2.3. Évolution de leurs formes

Entre la plus ancienne inscription qu'est l'inscription du sarcophage d'Ahiram et l'inscription de la stèle de Mésa, dont la langue est plutôt de l'hébreu que du phénicien, on constate que la forme de certaines de ces lettres a évolué. Voyons-en quelques-unes, parmi les plus importantes.

Pour *aleph*, le point de jonction des deux traits obliques en angle aigu se déplace vers la gauche: au lieu de se trouver sur la haste verticale, il va se trouver de plus en plus au-delà, les scribes devant probablement tracer en dernier la haste et la plaçant ainsi de plus en plus à l'intérieur de l'angle formé par les deux traits obliques, ensemble qui, en pivotant de 45 degrés, donnerait le A emprunté par le grec.

Le trait vertical du triangle que forme le *dalet* des inscriptions anciennes tend à s'allonger, entraînant ainsi une certaine confusion avec le *resh*, ce qui le fait ressembler à un *d* anguleux à l'envers.

Le *kaph* voit son trait du milieu, ou plutôt son premier trait oblique s'allonger, ce qui, en pivotant de 90 degrés, donnerait un *k*.

Le *mem* verra ses zigzags se coucher sur la ligne d'écriture, le premier trait oblique se prolongeant verticalement, ce qui correspondrait à un *mu* grec minuscule à l'envers, avec toutefois une jambe de plus.

"Le *tav* a la forme d'une croix grecque; mais un tel tracé exige un fort déplacement de la main que les scribes auront immédiatement tendance à réduire. Déjà dans le texte d'Ahiram, la croix perd quelquefois ses angles droits. Dans Mésa, la forme régulière est la croix de saint André, dont le trait le plus mal commode à tracer sera bientôt fortement réduit" (Dussaud, 1924 : 152).

3. L'ORDRE DE L'ALPHABET

Quand on apprend les lettres de l'alphabet, on les apprend dans un certain ordre. La tradition a d'abord admis, non sans vraisemblance géographique et linguistique, que les lettres de l'alphabet phénicien

devaient être dans le même ordre que celles de l'alphabet hébraïque, c'est-à-dire dans l'ordre:

'alef, beth, ghimel, daleth, hé, waw, zayin, heth, teth, yod, kaf, lamed,

mem, nun, samek, 'ayin, pé, sadé, qof, resh, šin, šin, taw

ordre du reste qui est à peu de choses près celui de notre alphabet moderne sauf la dernière partie de ce dernier, c'est-à-dire en fait jusqu'à notre lettre *t*.

Cette tradition peut maintenant être confirmée par un certain nombre de découvertes archéologiques. D'abord on a trouvé des tessons de jarre contenant des "séquences de l'alphabet phénicien du Ve-IVe siècle avant notre ère" (Lemaire, 1978 : 228), l'un à Shiqmona, près de Haïfa, contenant la séquence:

] z h t y k l [

l'autre à Sarepta, contenant la séquence:

] h w z h t y [

Mais surtout on a découvert, en août 1976, à Izbet Sartah près d'Apheq, un ostracon de 83 lettres en 5 lignes, "datant du XIIe siècle avant notre ère environ" (Lemaire, 1978 : 222), qui est un exercice d'écriture et dont la cinquième ligne contient "la suite des 22 lettres de l'alphabet phénicien" (Lemaire, 1978 : 223) à deux exceptions près:

"les lettres «zayin» et «het» et les lettres «ayin» et «pé» sont inversées. Il est difficile, explique André Lemaire, d'interpréter l'ordre «het» - «zayin» (au lieu de «zayin» - «het») car, jusqu'à maintenant, on ne le retrouve nulle part ailleurs et il pourrait s'agir d'une erreur du débutant. Par contre, l'ordre «pé» - «ayin» (au lieu de «ayin» et «pé») se retrouve dans plusieurs alphabets hébreux du VIIIe siècle avant notre ère trouvés à Kuntilat-Ajrud et dans certains poèmes acrostiches de la Bible. Il s'agit donc, semble-t-il, d'une tradition culturelle particulière connue en Palestine depuis le XIIe siècle jusqu'à la fin de l'époque royale israélite" (Lemaire, 1978 : 223-224).

Il est donc certain que l'alphabet phénicien rangeait ses lettres dans le même ordre que l'alphabet hébraïque.

4. LE NOM DES LETTRES

Chacune de ces lettres avait un nom. Mais on ne connaît pas leur nom phénicien. On le reconstruit à partir des noms hébraïques, ce qu'on peut justifier en disant que si l'abécédaire phénicien est identique à l'abécédaire hébraïque, il y a tout lieu de penser que les noms des lettres de ces deux abécédaires devaient aussi être identiques.

4.1. Sources d'information

Malheureusement les seules sources anciennes dont nous disposons pour le nom des lettres hébraïques sont des documents grecs. Le premier témoignage est le livre biblique des *Lamentations*. Les quatre premières lamentations ont chacune 22 strophes, qui sont successivement notées par une des 22 lettres de l'alphabet hébraïque. La *Septante* transcrit en grec ces lettres hébraïques, comme l'indique la note suivante de l'éditeur:

"litterae hebraicae nominantur in mss. al(e)f, bhq, gim(e)l, del(e)q uel daleq, h, ouau, zai(n), hq, thq, iwq uel iwd, caf, labd uel lamed, mhm, noun, samc, ain, fh, sadh (*+ tiadh: ti = ·), kwf, rhj (B+ rhcj: cj = ·), sen (B+ csen: cs = ·), qau; uariantes leuiores omisi" (Rahlf's, Alfred, *Septuaginta*, editio sexta, II, 756)

où la croix + signifie "seulement ce manuscrit", et l'astérisque * "lecture primitive partiellement corrigée".

Le second témoignage grec est un passage de *La Préparation évangélique* écrite par l'évêque grec Eusèbe de Césarée (270-339), qui après avoir mentionné les différentes traditions sur l'origine de l'alphabet grec, donne, dans l'ordre, le nom et la signification des 22 lettres hébraïques, à savoir:

"Alf ... B»q ... G...mel ... Dšlq ... H ... OÙaà ... Za· ... "Hq ... T»q ... 'lèq ... Cff ... L£bd ... M»m ... Noàn ... S£mc ... "Ain ... FÁ ... S£dh ... Kèf ... RÁj ... Sšn ... Qaà (Eus., *Praep. Ev.* 10, 5, 4-9).

La signification de ces noms constitue des suites d'expressions, les cinq premières lettres par exemple signifiant «instruction de maison, plénitude de tablettes est celle-ci»; car la première lettre signifierait «m£qhsij», la deuxième «o‡kou», la troisième «pl»rwsij», la quatrième «dšltwn», et la cinquième «aÛth». Si bon nombre de ces prétendues significations ne semblent correspondre à rien, il est intéressant de noter que six des significations supposées sont tout à fait exactes. *Beth* signifie bien «maison» (cf. hébr. · · · · · *bayit* «maison»), *'ain* «oeil» ou «source» (cf.

□
 hébr. *ayin* «œil»), *pé* «bouche» (cf. hébr. *pé* «bouche»), *rèsh* «tête» (cf. hébr. *rosh* «tête»), *shin* «dent» (cf. hébr. *shen* «dent») et *taw* «signe».

A ces six significations de noms de lettres, on pourrait en ajouter 10 autres, que ne donne pas Eusèbe de Césarée. *Alef* signifie en effet «boeuf» (cf. hébr. *elef* «boeufs, bétail»), *gimel* «chameau» (cf. hébr. *gimel* «chameau»), *dalet* «battant de porte» (cf. hébr. *delet* «porte, battant de porte»), *waw* «clou, cheville», *yod* «main» (cf. hébr. *yad* «main, patte»), *kaf* «paume», *mem* «eau» (cf. hébr. *mayim* «eau»), *nun* «poisson», *samek* «poisson», et *qof* «singe» (cf. hébr. *qof* «singe»). Les 6 derniers noms de lettres ont soit une origine inconnue — tel est le cas de *hé*, *tet* — soit une étymologie mal établie ou contestable — c'est le cas de *zayin* («arme» ou «olivier»), *het* («clôture», akkad. *hētu* «mur»), *lamed* («aiguillon», cf. peut-être hébr. *malmad* «aiguillon à boeufs»), *sadé* ("«hameçon», «faucille», «nez», «escalier», «côté», etc." [Février, 19842 : 229].

Sur les 16 noms de lettres qui ont une signification sûre, il en est au moins 8 qui peuvent assez facilement être mis en rapport avec le tracé de la lettre désignée. *Alef* par exemple: "le nom signifie «boeuf», dit James Février, et le tracé de la lettre dans l'inscription d'Ahiram paraît correspondre à une tête de boeuf avec ses cornes" (Février, 19842 : 227), ou plus exactement aux cornes d'une tête de boeuf. "*Dalet* «battant de porte». On a objecté, dit James février, que le battant de porte est rectangulaire, non triangulaire; mais il peut s'agir d'un pan de peau, fermant l'entrée d'une tente" (Février, 19842 : 227). *Het*: "L'étymologie traditionnelle «clôture» est difficilement soutenable, dit James Février, car elle se réfère à une racine arabe HWT et non HWT; pourtant elle se concilierait bien avec la forme extérieure du caractère, qui représente une sorte de treillis. Il existe, il est vrai, un mot akkadien *hētu* «mur» (avec un T), ce qui permet de supposer un mot semblable en phénicien" (Février, 19842 : 228). *Kaf* «paume»: "la forme archaïque de la lettre suggère vaguement celle d'une main aux doigts étendus; ce n'est qu'ultérieurement que la lettre a pris la forme avec haste k, faisant songer à l'avant-bras tout entier" (Février, 19842 : 228). *Mem* «eau»: "En phénicien archaïque le signe a la forme d'une ligne ondulée, symbole de l'eau dans l'art de l'ancien Orient" (Février, 19842 : 228) — On se rappelle que la ligne brisée notait en égyptien la lettre *n*, et que trois lignes brisées superposées étaient l'idéogramme de *mw* «eau». *Ain*

«oeil»: "La forme de la lettre convient à l'idée exprimée" (Février, 19842 :229), et encore plus, lorsque le cercle contient à l'intérieur un point — ce qui ne peut pas ne pas rappeler l'idéogramme égyptien de l'oeil avec sa pupille pour noter le mot *irt* «oeil». *Resh* «tête»: On peut dire que "la tête est représentée de profil" (Février, 19842:229). *Shin* «dent»: "On peut en effet, admet James Février, interpréter le signe comme représentant deux dents côte à côte" (Février, 19842:229).

4.2. Rôle de ces noms

Tout le problème maintenant est d'interpréter ces rapports entre la signification du nom des lettres et le tracé des lettres que désignent ces noms. Deux solutions sont envisageables. La première consiste à dire que ces noms ont été inventés après la création des caractères, et sont de simples moyens mnémotechniques. On aurait choisi parmi les mots phéniciens dont la première consonne était celle que notait le caractère le nom dont le sens avait quelque rapport avec le tracé de la lettre, et qui permettrait donc de mémoriser et le nom et le tracé de ladite lettre. Tel est le point de vue de Dunand:

"On a cherché pour les désigner un nom simple, courant, expressif et immédiatement compris du commun. Noms de choses domestiques: boeuf, maison, chameau, porte, crochet, balance, barrière, pelote, aiguillon, tuteur; noms de parties du corps: bras, main, oeil, bouche, tête, dent; noms de choses de la mer: eau, gros poisson. Hors de ces séries, le «singe» et la «marque» ont été relégués à la fin de la nomenclature. Seule la consonne *h* suivie du son *é* qui l'accompagne normalement rompt cette formule pédagogique.

La forme des lettres se trouvait déjà fixée lorsque cette nomenclature fut établie. Le nom a été plié à la forme de la lettre et à la nécessité de l'acrophonie. Cette contrainte amena l'auteur de ces dénominations à se contenter de rapprochements qui peuvent paraître forcés, mais ils sont toujours assez significatifs pour remplir leur rôle pédagogique." (Dunand, 1945 : 169).

Plus récemment, Sabatino Moscati dit aussi:

"Nous pensons donc que le nom des lettres est secondaire par rapport aux lettres elles-mêmes et que ces noms ont été introduits par la suite, à des fins mnémoniques. Il est possible cependant que, dans leur choix, on ait tenu compte de quelques similitudes entre la forme de la lettre et certains objets,

mais ce raisonnement ne doit pas être inversé ni généralisé." (Moscati, 1965 : 132).

Un fait pourrait aller dans ce sens, c'est l'extrême simplicité des caractères qui semblent combiner des traits verticaux, obliques, ou ronds, et non pas représenter avec précision des objets réels.

La seconde explication consiste à dire que ces noms sont à l'origine même de la création des caractères, selon ce qu'on appelle "la méthode acrophonique" (Février, 19842 : 226). Les lettres auraient été, à l'origine, des signes pictographiques représentant de façon figurée le mot qui correspond à leur signification. Et dans un deuxième temps, ces pictogrammes auraient perdu leur valeur figurative pour n'être plus que le signe de la consonne initiale du mot que précédemment ils représentaient figurativement. C'est le principe de l'acrophonie (du grec Υ kroj, a, on «le plus haut, le sommet» et ϕ vn» «voix; son vocal; mot»), qui, ne retenant que le sommet, c'est-à-dire le début du mot, fait d'un pictogramme une lettre notant seulement le son initial du mot auquel il correspondait. Tel est le point de vue le plus généralement admis, notamment par James Février (19842: 226), A. G. Loundine (1985 : 186-187), Jean Sarky et Pierre Bordreuil (1975 : 96).

C'est, à notre avis, la meilleure explication des noms des lettres phéniciennes auxquels on peut attribuer un sens. Et cela pour au moins deux raisons. La première est une raison théorique. L'hypothèse acrophonique est la seule qui permette de comprendre et d'expliquer de façon logique et cohérente d'une part l'apparition de l'écriture alphabétique, et d'autre part sa postériorité par rapport aux écritures plus ou moins idéographiques. La seconde raison est empirique, si l'on peut dire. L'écriture phénicienne a été historiquement précédée par ce qu'on peut appeler l'écriture proto-cananéenne et l'écriture proto-sinaïtique, avec lesquelles elle a manifestement des rapports. Or les caractères de ces écritures sont nettement plus figuratifs que les caractères phéniciens. Pour prendre les trois plus beaux exemples, *aleph* est effectivement une tête de boeuf bicorne en proto-sinaïtique, *resh* une tête humaine de profil avec nez et yeux en proto-sinaïtique et à Lachish, et *kaf* une main ou plutôt patte à quatre doigts en proto-sinaïtique et à Gezer. Voilà qui confirme l'hypothèse de l'origine pictographique et figurative des écritures sémitiques.

4.3. Ordre de ces noms

Le témoignage d'Eusèbe de Césarée contient donc à la fois du vrai et du faux en ce qui concerne le nom des lettres hébraïques. Mais toutes les significations étranges qu'il propose expliquent peut-être que l'on ne parvienne pas à préciser le nom et le pictogramme qui ont donné chacune des 22 lettres, dans la mesure où certains de ces noms ont pu disparaître ou changer de sens, et dans la mesure où la simplification et l'évolution des caractères eux-mêmes ont pu rendre opaque le rapport entre le tracé et la signification du nom.

Ce témoignage a peut-être un autre avantage. Il nous présente les 22 lettres en 7 séries de 2 à 5 noms, qui, à chaque fois, donnent ensemble une formule qui a du sens,

les noms des 5 premières lettres signifiant ensemble "instruction de maison, plénitude de tablettes <est> celle-ci" (Eus., *Praep. Ev.* 10, 5, 4),

ceux des trois suivantes "en elle vit le vivant" (Eus., *Praep. Ev.* 10, 5, 5),

ceux de la neuvième et de la dixième "belle origine" (Eus., *Praep. Ev.* 10, 5, 6),

ceux des deux suivantes "apprends cependant" (Eus., *Praep. Ev.* 10, 5, 6)

ceux de la treizième, de la quatorzième et de la quinzième "à partir d'eux une aide éternelle" (Eus., *Praep. Ev.* 10, 5, 7),

ceux des trois suivantes "source (ou encore oeil) et bouche de justice" (Eus., *Praep. Ev.* 10, 5, 8),

et ceux des 4 dernières lettres "appel de tête et signes de dents" (Eus., *Praep. Ev.* 10, 5, 9). Voilà qui invite à penser que l'ordre des lettres de l'alphabet a probablement une origine pédagogique, les lettres formant des séries qui ont chacune une certaine cohérence sémantique, ce qui permet l'association de pensée et donc l'enchaînement. Il est difficile de ne pas mettre en série au moins les 4 premières lettres, puisque la cinquième, *hé*, n'a pas d'étymologie. Cela donne quelque chose comme:

«boeuf» devant «maison» et «chameau» devant «porte».

Alors que Eusèbe de Césarée mettait dans deux séries différentes *yod* et *kaf*, et dans une même série *'ayin*, *pé* et *sadé*, James Février, après avoir mentionné la signification de *yod* «main» et de *kaf* «paume», ne peut pas s'empêcher d'ajouter:

"Le rapprochement de ces deux mots est intentionnel; de même *'ain* «oeil» est placé à côté de *pē* «bouche» et *rôš* «tête» à côté de *šin* «dent». C'était peut-

être un moyen mnémotechnique de se rappeler l'ordre des lettres" (Février, 19842, 228).

Signalons que saint Jérôme, dans une lettre adressée à Paula, donne les mêmes significations pour les mêmes regroupements de caractères (*elementa*), à quoi il ajoute une interprétation spirituelle :

“Premier groupe : «doctrine <de la> maison plénitude des tablettes celle-ci», c’est-à-dire : «la doctrine de l’Eglise, qui est la maison de Dieu, se trouve dans la plénitude des livres divins».

Second groupe : «et cette vie». Comment pourrait-il y avoir une autre vie sans la science des Ecritures, grâce auxquelles on connaît le Christ lui-même, qui est la vie des croyants ?

Le troisième groupe contient «bon principe». En effet, même si nous savions toutes les Ecritures, cependant «notre connaissance est partielle et notre prophétie partielle, et maintenant nous ne voyons que par miroir et en énigme». Mais quand nous aurons mérité d’être avec le Christ, quand nous serons semblables aux anges, alors cessera l’enseignement des livres.

Quatrième groupe : «main du cœur » ou «de discipline». Main s’entend de l’action, cœur et discipline se comprennent dans ce sens que nous ne pouvons rien faire, si d’abord nous ne savons ce qu’il faut faire.

Cinquième groupe : «d’eux vient l’éternel secours». Ceci n’a pas besoin d’explication, c’est plus clair que le jour : par les livres saints nous sont fournis des secours éternels.

Le sixième groupe porte : «source» ou bien «œil de la bouche de la justice», d’après ce que nous avons exposé au troisième paragraphe.

Le septième groupe est aussi le dernier – en sorte que le nombre septénaire offre aussi un sens mystique – : «appel de la tête des dents signes» ; les dents permettent à la voix d’être articulée et de se faire entendre, et par ces signes on arrive à la tête de toutes choses, qui est le Christ.” (Hier., *epist.* 30, 6-12, trad. J. Labourt, Les Belles Lettres)

La dernière chose à ajouter sur l'alphabet phénicien en guise de conclusion, c'est qu'à cause à la fois de sa simplicité et de l'hégémonie maritime des Phéniciens, cet alphabet a laissé des traces un peu partout dans le bassin méditerranéen. On retrouve des inscriptions phéniciennes notamment en Espagne, au Maroc, à Carthage, à Chypre et en Crète. Il a laissé également des traces dans l'histoire de l'humanité, puisque la

plupart des alphabets utilisés de nos jours sont directement ou indirectement issus de l'alphabet phénicien: d'abord l'alphabet grec, l'alphabet arabe et l'alphabet hébreu, puis, deuxième génération, l'alphabet latin et l'alphabet cyrillique à partir de l'alphabet grec, et, troisième génération, l'écriture latine des langues romanes, d'une partie des langues slaves, et des langues finno-ougriennes, et, quatrième génération, l'écriture latine des langues d'Afrique, des langues d'Amérique et de certaines langues asiatiques. Il est possible enfin que soient également issues de l'alphabet phénicien l'alphabet arménien, et l'écriture brāhmī, dont est dérivée l'écriture (deva) nāgārī utilisée autrefois pour le sanskrit et aujourd'hui pour le hindi. En désarticulant le titre d'un brillant article de Jean Sarcky et Pierre Bordreuil sur l'origine de l'alphabet (Sarcky et Bordreuil, 1975), on pourrait conclure que si la création de l'alphabet phénicien n'est pas "l'invention de l'alphabet", c'est du moins incontestablement "une des plus grandes découvertes de l'humanité".

REFERENCES UTILISEES

- AIME-GIRON, Noël, 1924, "L'inscription du sarcophage d'Ahiram", dans : *Syria* 5, 386-388.
- AMADASI GUZZO, M.G., 1991, "Origine e sviluppo della scrittura fenica: stato degli studi", dans : *Atti del II Congresso Internazionale di Studi Fenici e Punici, Roma 9-14 Novembre 1987*, Roma, Consiglio Nazionale delle Ricerche, 441-449.
- BORDREUIL, Pierre, 1982, "Épigraphies phéniciennes sur bronze, sur pierre et sur céramique", dans : *Archéologie au levant, Recueil à la mémoire de Roger Saidah*, Coll. de la Maison de l'Orient Méditerranéen n° 12, série archéologie 9, Lyon, 187-192.
- DUNAND, M., 1945, *Byblia grammata, Documents et recherches sur le développement de l'écriture en Phénicie*, Beyrouth, 200p.
- DUSSAUD, René, 1924, "Les inscriptions phéniciennes du tombeau d'Ahiram, roi de Byblos", dans : *Syria* 5, 135-157.
- FANTAR, M'Hamed Hassine, 1997, *Les Phéniciens en Méditerranée*, Edisud/Alif/Toubkal, 157p.
- FEVRIER, James G., 19842, *Histoire de l'écriture*, Paris, Payot, 616p.
- GRAS, M., ROUILLARD, P., TEIXIDOR, J., 1989, *L'univers phénicien*, Paris, Artaud, 284p.
- LEMAIRE, André, 1978, "Abécédaires et exercices d'écolier en épigraphie nord-ouest sémitique", dans : *Journal Asiatique* 266.3, 221-235.
- LOUNDINE, A.G., 1985, "L'origine de l'alphabet", dans : *CILL* 11.1-2, 173-202.
- MOSCATI, Sabatino, 1971, *L'épopée des Phéniciens*, traduit de l'italien par Carlo SALA et revu par Pierre ARCELIN, (original : 1965), Paris, Fayard.
- RÖLLIG, Wolfgang, 1982, "Die Ahirom-Inschrift, Bemerkungen eines Epigraphikers zu einem kontroversen Thema", dans : von FREYTAG-LÖRINGHOFF, Bettina, MANNSPERGER, Dietrich, PRAYON, Friedhelm, *Praestant interna, Festschrift für Ulrich Hausmann*, Tübingen, Ernst Wasmuth, 367-373.
- SARKY, Jean, et BORDREUIL, Pierre, 1975, "L'invention de l'alphabet, Une des plus grandes inventions de l'humanité", dans : *Les dossiers de l'archéologie* 12, 91-106.
- TEIXIDOR, Javier, 1987, "L'inscription d'Ahiram à nouveau", dans : *Syria* 64, 137-140.